

# Rezensionen = Analyses = Reviews

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Acta Tropica**

Band (Jahr): **8 (1951)**

Heft 1

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## C. Rezensionen — Analyses — Reviews.

### **Rapport sur le fonctionnement technique de l'Institut Pasteur de la Guyane Française et du Territoire de l'Inini, pendant l'année 1947.** Par R. Camain. Cayenne. Imprimerie officielle, 1948.

Ce travail passe en revue l'ensemble de la pathologie de ces territoires, exposant conjointement les recherches faites par l'Institut Pasteur.

Le paludisme, dans son évolution, reproduit la courbe saisonnière habituelle à la Guyane : accès peu fréquents, sans gravité particulière pendant l'hivernage, retrouvant leur grand nombre et leur sévérité dès la fin de l'hivernage et les premiers mois de la saison sèche. Des trois hématozoaires pathogènes, *P. falciparum* est le plus répandu (73 p. 100 des cas). *P. vivax* et *P. malariae* ont été diagnostiqués respectivement chez 25 p. 100 et 2 p. 100 des malades. A six reprises différentes, l'association *P. falciparum* et *P. vivax* a été rencontrée. L'établissement des divers indices d'endémicité fait ressortir l'importance que conserve l'infection et justifie la généralisation de l'emploi du DDT dans la lutte contre les vecteurs.

La lèpre tenue sous un contrôle de plus en plus rigoureux a été diagnostiquée chez 111 nouveaux sujets. Ses formes, classées d'après les résolutions de la conférence panaméricaine, se répartissent ainsi : granulomateuses : 13 ; tuberculoïdes : 35 ; indifférenciées : 63. L'enfance fournit à l'infection un pourcentage élevé : 57 p. 100 des malades ont moins de 15 ans. Si la forme indifférenciée se rencontre à peu près à tous les âges, la forme tuberculoïde atteint surtout les enfants, tandis que la forme lépromateuse affecte de préférence les adultes. La promiscuité familiale est à l'origine d'un nombre important de ces contaminations d'enfants. Parmi les 111 malades, 44 en effet paraissent avoir contracté leur infection dans leur entourage immédiat et l'auteur estime que les formes indifférenciées ou tuberculoïdes ont pu ne pas être étrangères à cette propagation.

Les examens histo-pathologiques ont largement contribué à la confirmation du diagnostic, non seulement clinique par la présence du bacille de Hansen, mais aussi de la forme évolutive : par les détails des structures des lésions lépromateuses, indifférenciées, tuberculoïdes. Les prélèvements sont expédiés au laboratoire après fixation, pendant 8 jours, dans du formol à 10 p. 100 neutralisé, puis conservation dans le formol à 5 p. 100 neutralisé. Ce sont encore des examens histo-pathologiques qui ont permis le contrôle de l'action de la thérapeutique instituée.

Les sulfones (Promine, diasone, promizole) ont été prescrits à un certain nombre de ces malades. Ils ont donné des résultats appréciables. Sous leur action, l'auteur a suivi les modifications morphologiques des bacilles perdant leur aspect uniforme pour devenir granuleux, subir enfin une fragmentation préluant à leur disparition. Ses observations l'amènent à penser, comme *G. L. Fite* et *G. Gemar*, que plus est active la vascularisation d'une lésion lépreuse, plus sont accélérées la diffusion des agents thérapeutiques et la régression du processus infectieux. C'est ainsi que les localisations cutané-muqueuses sont, en règle générale, les premières à cicatriser. Quant aux altérations histo-pathologiques, si l'atrophie de l'épiderme demeure, elles sont le siège au niveau du derme de modifications indicatrices de l'arrêt ou du recul de l'infection. Les formes lépromateuses sont plus favorablement influencées par le traitement que les formes tuberculoïdes et indifférenciées.

La tuberculose n'a pas tendance à se développer : l'épreuve à la tuberculine recherchée sur 1.373 sujets n'a révélé que 26 p. 100 de résultats positifs. La vaccination antituberculeuse par le B.C.G., interrompue par les événements, allait être reprise.

Mention est faite de la syphilis, avec 20 p. 100 de réactions de floculation positives au Vernes ; un cas de granulome ulcéreux des organes génitaux ; une diminution des cas de blennorrhagie soulignée par un nombre moindre d'examens positifs ; la rareté du pian ; la présence de l'association fusospirillaire au cours des examens bactériologiques de sérosité des plaies.

La succession de cas de dengue localisés, pendant un mois, a pu faire craindre un réveil de l'épidémie de l'année 1943 ; mais il ne s'est pas produit d'expansion. L'indice stégomyien est d'environ 80 p. 100.

Les infections typhoïdiques et para-typhoïdiques ont été peu nombreuses. Les recherches de laboratoire ont permis de les imputer en majorité au B. d'Eberth, les para A et B ayant été exceptionnellement décelés.

A l'occasion de l'hivernage, une succession de cas de dysenteries bacillaires a été provoquée surtout par *Sh. Flexnerii*. L'amibiase intestinale a été, au contraire, très discrète, l'amibe pathogène n'ayant été vue que 4 fois sur 1.835 examens.

La surveillance des eaux de boisson a nécessité de fréquentes colimétries qui ont fait ressortir, par leurs résultats, l'imperfection des canalisations d'apport.

Le parasitisme intestinal reste fort élevé, la prédominance étant acquise à l'ankylostomose avec 40 p. 100 de résultats positifs.

Rareté des fièvres typhoexanthématiques, avec un cas de typhus murin confirmé par une agglutination positive de rickettsies au 1/5,000 (technique de P. Giroud).

Une fillette de 14 mois a présenté une anémie à hématies falciformes dont l'étiologie n'a pu être déterminée : en particulier la recherche d'hématozoaires est demeurée négative.

Myiases : Plusieurs cas ont été observés, provoqués par la larve de *Dermatobia cyaniventris*. Des recherches faites dans l'île de Cayenne ont montré qu'un moustique, *Aedes taeniorhynchus*, était porteur d'œufs de *D. cyaniventris* sous son abdomen.

Plusieurs cas de larves rampantes « creeping disease » ont été observés. A la faveur d'une biopsie pratiquée à la partie terminale du trajet serpiginieux, il a été possible de déceler le parasite.

De nombreux examens de pathologie vétérinaire ont été faits. L'auteur signale l'action efficace d'un vaccin mixte salmonelle-pasteurelle, qui a fait obstacle aux épidémies de typhose et de choléra aviaires.

Une forte mortalité étant brusquement survenue, parmi de nombreux poissons, à l'embouchure de plusieurs cours d'eau, l'Institut Pasteur a procédé à toute une série de recherches qui ont conduit à l'isolement de germes du genre *Shigella*, plus rarement du genre *Salmonella*. La lésion, constamment retrouvée, consistait en une hypertrophie du foie et de la rate.

Les travaux d'entomologie ont porté sur l'identification de *Culicidés*, de *Phlébotomidés*, de *Cératopogonidés*, *Simulidés*, *Tabanidés*, *Muscidés*, *Reduidés*, *Coréidés*, *Orthoptères*.

*A. aquasalis* et *A. darlingi* restent les espèces les plus actives, la dernière surtout, dans la propagation du paludisme.

A. Sicé, Paris-Bâle.

**Adolph, E. F. & Associates: Physiology of man in the desert.** 357 pp. pl. figs. tabs. maps, graphs. New York & London: Interscience Publishers Ltd. 1947.

Während des letzten Weltkrieges hatten sich die Techniker und Wissenschaftler mit vielen neuen Problemen zu befassen. Auf dem medizinischen Gebiete waren es hauptsächlich die Fragen der Ernährung des Soldaten sowie seines Schutzes vor extremen Witterungseinflüssen, welche besonderes Interesse beanspruchten.

Zur Klärung der Teilfrage, wie sich die Lebensbedingungen des Menschen bei einem Wüstenaufenthalt gestalten, bildete sich im Jahre 1942 eine Arbeitsgemeinschaft von bekannten amerikanischen Physiologen, Klimatologen und Botanikern, welche unter der Leitung des Physiologen E. F. Adolph in Rochester an das Studium dieses Problems herantraten. Die hierfür notwendigen Feldversuche wurden in der Colorado-Wüste von Kalifornien durchgeführt; daneben benützte man auch die Klimakammer des Wüstenlaboratoriums der Universität Rochester.

Die Ergebnisse der zahlreichen Versuche wurden in dem 350 Seiten umfassenden Werke «Physiology of Man in the Desert» niedergelegt.

Von den verschiedenen Faktoren, welche das Leben des Wüstenbewohners beeinflussen, interessierte die Forscher in erster Linie die Frage: Wie reagiert der Mensch auf die hohe Außentemperatur, die das Wüstenklima kennzeichnet, und welche Mittel stehen ihm zur Verfügung, um seinen Wärmehaushalt im Gleichgewicht zu halten?

Bei einem Aufenthalt in Gebieten mit gemäßigten Klimaverhältnissen gibt der Körper seine überschüssige Wärme hauptsächlich durch Strahlung und Leitung an die Außenwelt ab. Sobald aber die Außentemperatur gleich hoch ist wie die Oberflächentemperatur des Körpers — was etwa bei 34° C der Fall ist — oder noch höher steigt, so funktioniert diese Art der Wärmeregulierung nicht mehr.

Unter diesen Umständen kann der Organismus nur noch durch Bildung von Schweiß und dessen Verdunstung die überflüssige Wärme an die Umwelt abgeben. Da bei dieser Art der Wärmeabgabe dem Körper dauernd größere Flüssigkeitsmengen entzogen werden, so studierten die amerikanischen Forscher hauptsächlich auch die Frage, wieviel Flüssigkeit dem Körper zugeführt werden müsse, um den Organismus bei einem Wüstenaufenthalt vor der Wasserverarmung und deren Folgen zu schützen. Die Menge des abgegebenen Schweißes, bzw. des Wassers, welche aufgenommen werden muß, um den Wärme- und Wasserhaushalt im Gleichgewicht zu halten, ist abhängig von der Außentemperatur, von der Wärmestrahlung von Sonne und Boden, von der Kleidung, von der körperlichen Beanspruchung usw.

Auch unter relativ günstigen Bedingungen ist die notwendige Trinkwassermenge erstaunlich hoch. So benötigt ein Mann, der bei 38° Temperatur in einem Tempo von 4,8 km pro Stunde durch den Wüstensand schreitet, bei direkter Sonnenbestrahlung eine stündliche Flüssigkeitszufuhr von ca. 1 Liter Wasser.

Flüssigkeit kann eingespart werden durch Herabsetzung der körperlichen Tätigkeit, durch Schutz vor den Sonnenstrahlen, durch vorübergehende Einschränkung oder Verzicht auf Nahrung und Salz, durch Benetzung der Kleider mit nicht trinkbarer Flüssigkeit wie Kühlwasser, Meerwasser, Urin u.a.m. Bei Vermeidung direkter Sonnenbestrahlung läßt sich die notwendige Trinkwassermenge um weitere 250 ccm vermindern.

Für den Mann, der sich in der Wüste verirrt hat, gilt folgende Regel: Trage so viel Wasser mit dir als du kannst, schränke die Nahrungsaufnahme auf ein Minimum ein, marschiere nur nachts, suche bei Tag den bestmöglichen Schutz

gegen Sonnenbestrahlung. Falls man nur nachts marschiert, so genügen 4,5 l für eine Wüstenwanderung von etwa 30 km.

Eine Gewöhnung des Organismus an Wassermangel gibt es nicht. Bis zu einem Flüssigkeitsverlust von etwa 5% des Körpergewichts ist der Mensch im allgemeinen fähig, auch unter Wüstenbedingungen die von ihm geforderte körperliche Arbeit zu leisten. Bei einem Flüssigkeitsverlust von 12% zeigen sich schon deutlich die Folgen der Wasserverarmung (Erhöhung der Körpertemperatur, Erhöhung der Pulszahl, allgemeine Müdigkeit und Willensschwäche). Bei 20% Flüssigkeitseinbuße ist der Mensch apathisch, und der Tod durch Ueberhitzung stellt sich bald ein. Die Frage, ob der Mensch, welcher mit einer beschränkten Wassermenge in der Wüste gestrandet ist, die kostbare Flüssigkeit sorgsam nach einem bestimmten Plan auf Stunden, evtl. Tage aufteilen soll, oder ob er sie je nach Durstempfinden trinken darf, beantworten die amerikanischen Forscher dahin, daß es praktisch bedeutungslos ist, welche der Methoden man bevorzugt, und daß auch bei Anwendung der ersteren Art des Trinkwasserkonsumes die Lebensaussichten keineswegs besser sind.

Das sind nur einige wenige Ergebnisse, welche in diesem interessanten Werke verzeichnet sind. Zahlreiche Tabellen und Bilder erleichtern das Studium des Buches und legen Zeugnis ab von der Gründlichkeit, mit welcher die Forscher an die Lösung ihrer Probleme herangetreten sind; sie beweisen ferner, wieviel Mühe und Zeit notwendig waren, um uns das Standardwerk «Physiology of Man in the Desert» zu schaffen.

*P. Schweizer, Basel.*

**Guide du voyageur au Congo-Belge et au Ruanda-Urundi.** Bruxelles 1949, Editeur R. Dupriez, 757 pp.

Dieser, durch das «Office du Tourisme du Congo-Belge et du Ruanda-Urundi» herausgegebene Reiseführer zeichnet sich vor allem durch seine Gründlichkeit und Vielseitigkeit aus. Er stellt für jeden, der sich für diese Kolonie interessiert, eine sehr wertvolle Dokumentation dar.

Im 1. Kapitel wird zunächst ein Ueberblick über die geschichtliche Entwicklung der Kolonie gegeben. Sodann werden die ethnographischen, die geographischen und die wirtschaftlichen Verhältnisse in getrennten Abschnitten ziemlich ausführlich geschildert. Der letzte Abschnitt dieses Kapitels ist der Organisation der Verwaltung gewidmet. Jedem Abschnitt ist ein Literatur-Verzeichnis beigegeben. An Hand desselben ist es dem Interessenten möglich, sich über einzelne Probleme noch eingehender zu dokumentieren.

Das 2. Kapitel enthält Auskünfte praktischer Natur. Der Leser wird informiert über die Einreisebestimmungen, die Zollverhältnisse, die Tarife des Gastgewerbes, über diejenigen der P.T.T.-Verwaltung und ganz summarisch auch über die in diesem tropischen Gebiet zu ergreifenden hygienischen Vorsichtsmaßnahmen.

Kapitel 3—7 orientieren über die Reisemöglichkeiten nach Belgisch-Kongo, über die dortigen Verkehrswege und Verkehrsverhältnisse, die Transportmittel, die wichtigsten Reisegebiete und -routen sowie über Jagd und Fischfang.

Im 8. Kapitel findet man ein alphabetisches Verzeichnis der wichtigeren Ortschaften und eine kurze Charakteristik derselben. Der Text ist reich illustriert und durch Karten ergänzt.

Die vorliegende Schrift ist einer der vollkommensten Reiseführer, die für in der Tropenzone gelegene Gebiete existieren. Daß sie sich großer Beliebtheit erfreut und einem Bedürfnis entspricht, geht daraus hervor, daß bereits 1950 eine weitere Auflage erschienen ist.

Gleichzeitig möchten wir hier auf eine vom Belgischen Kolonialministerium veröffentlichte Schrift aufmerksam machen, welche in gewisser Beziehung eine

Ergänzung zum oben erwähnten «Guide» darstellt. Es ist dies eine «*Liste des firmes, établissements, particuliers d'activité économique et sociale au Congo-Belge et au Ruanda-Urundi*», Ministère des Colonies, Service de Documentation, Bruxelles 1949. Dieses, nach Wirtschaftszweigen geordnete Verzeichnis wird sowohl dem privaten Reisenden als allen jenen Institutionen und Unternehmungen, welche mit dem belgischen Kolonialgebiet in Afrika Beziehungen unterhalten oder aufzunehmen wünschen, willkommen sein. W. Bodmer, Zürich.

**Diederich Westermann: Die Volkwerdung der Hausa.** Akademie-Verlag, Berlin 1950 (Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Philosophisch-historische Klasse, Jahrgang 1949, Nr. II).

In ihren wallenden Gewändern, ihren Kappen und weiten Hüten sind die umherreisenden, geschäftstüchtigen Hausa jedem Besucher des Golfes von Guinea und seiner Hinterländer eine eindruckliche Erinnerung.

Wer sind diese Hausa? Auf diese Frage gibt *Westermann* in seiner kurzen Schrift (44 S.) Auskunft. Wir erfahren zwar über Ethnographie und Sprache wenig, um so mehr aber gewinnen wir Einblick in die Geschichte dieses Sudanvolkes, das im nördlichen Nigeria und im französischen Sudan seinen Wohnsitz hat. Die Hausa, ein Volk von 4—5 Millionen, sind nach *Westermann* in ihrer Grundlage archaische, verschiedensprachige, ackerbautreibende und in der Schmiedekunst erfahrene Negervölker, bei denen in den alten Riten die Schlange eine größere Rolle gespielt haben muß. In diese alten Kulturen sind — hauptsächlich in den letzten tausend Jahren — von Osten (Kopten, Vorderer Orient, Byzanz), von Norden (Berber, Mittelmeer) und von Westen (Mandingo mit den Reichen Wangara, Mali und Songhai) Handwerker mit reichen Kenntnissen, einzelne Kulturgüter oder ganze erobernde Kriegerscharen eingedrungen, und die Hausa — diese Sprache war die herrschende geworden — haben von allen und von allem gelernt und alles ausgenützt. Im 14. Jahrhundert ist aus Westen der Islam eingeführt worden, nicht ohne in der alten Bevölkerungsschicht auf erheblichen Widerstand zu stoßen.

Die «sieben Länder» der echten Hausa haben sich in der Geschichte, die durch reiche Chroniken in arabischer Schrift belegt ist, nie zu einem einheitlichen Staat zusammengeschlossen, sondern sie bekriegten sich und sind auch, in ihrer Grundhaltung immer dem Güter bewahrenden Frieden zugeneigt, je und je fremden Herrschern zum Opfer gefallen, immer aber ihren Reichtum bewahrend und zuletzt die Fremdherrscher assimilierend. Dabei hat — und das verdüstert das Bild der sonst so sympathischen Hausa etwas — auch die Jagd nach Sklaven in den «barbarischen Waldländern der Guineaküste» immer eine große Rolle gespielt.

Wenn *Westermann* auch nur das Werden, soweit es sich historisch belegen läßt, schildert, so gibt er damit doch einen Einblick in die geschichtliche Tiefe eines Volkes, das nordafrikanisch-mediterrane Kulturelemente mit denen der alten Nigriter vermischt hat, daraus eine eigene, handwerklich und wirtschaftlich betonte Kultur geformt und diese zuletzt mit einer dünnen islamisierten Firnis überzogen hat. P. Hinderling, Basel.

**Noel Deerr: The History of Sugar.** 2 vols., with plates and maps. — Chapman and Hall Ltd., London 1949.

Ueber die verschiedensten tropischen Kulturen sind Monographien geschrieben worden, die sich wie spannende Biographien lesen lassen. Die zu besprechende «History of Sugar» hingegen ist nicht in Romanform, sondern

als Nachschlagewerk verfaßt worden, und als solches füllt dieses umfangreiche Werk mit seinen vielen Photos, Karten und Illustrationen eine große Lücke aus. *Noel Deerr*, der selber über 50 Jahre in leitender Stellung in der Zuckerindustrie tätig gewesen ist — 1921 schrieb er schon ein umfangreiches Buch über «Cane Sugar» —, hat keine Mühe gescheut, um, unterstützt von seinen vielen Mitarbeitern, sich in den Bibliotheken von England und Amerika, in Museen und Kunstgalerien die vielen historischen Unterlagen für diese Arbeit zu beschaffen. Er beschränkt sich nicht auf Rohr- und Rübenzucker, sondern geht bis zu den Anfängen der Geschichte überhaupt zurück.

Ursprünglich ernährte sich der Mensch auf natürliche Weise mit Fruchtzucker und Honig, und es ist in diesem Zusammenhang interessant festzustellen, daß auch heute noch die primitiven Völker dieselben dem fabrikmäßig hergestellten Zucker vorziehen. Immerhin ist diese Art des Zuckerkonsums auch bei den sog. Kulturvölkern nicht gering: im Jahre 1938 z. B. erschienen auf dem Weltmarkt: 17 000 000 Tonnen Äpfel, 2 500 000 Tonnen Birnen, 5 075 000 Tonnen Orangen, 3 000 000 Tonnen Bananen usw. In diesen Zahlen sind die ebenfalls sehr großen Mengen, welche in den produzierenden Ländern für den eigenen Konsum verbraucht wurden, nicht inbegriffen.

Die Nachforschungen über den Gebrauch des *Honigs* führen uns zu den Gräbern von Abydos (I. Dynastie, ca. 5510 v. Chr.), wo man in der Hieroglyphenschrift die ersten Hinweise auf die Biene fand.

In Indien war der Honig schon Bestandteil des Soma oder Göttertranks; in der Rig-Veda wird der Honig in Zusammenhang mit dem Gotte Vishnu gebracht.

Das *Zuckerrohr* findet man in den heiligen indischen Büchern (Vajasaneji Samhita, Atharva-Veda usw.) schon beschrieben, während in China 200 v. Chr. die Zuckermühle erfunden wurde. In Griechenland wird das Zuckerrohr von Theophrastus (372—287) zum ersten Male erwähnt; vermutlich wurde dieses von den Soldaten Alexanders des Großen aus Indien mitgebracht (325 v. Chr.). Durch die Feldzüge der Araber wurde diese wertvolle Pflanze im 7. und 8. Jahrhundert n. Chr. über die ganze Mittelmeergegend, über Sizilien und Malta bis Marokko und Spanien verbreitet.

Die Portugiesen brachten das Zuckerrohr 1425 von Sizilien nach Kreta und Madeira und 1516 nach Brasilien. Die Spanier pflanzten in ihren Kolonien ab 1491 Zucker, zuerst in Palma, von 1576 an auf *Cuba*, in der Nähe von Havana. Im Jahre 1762 erfuhr die Cubanische Zuckerindustrie einen unerwarteten Auftrieb: als die Engländer während des Siebenjährigen Krieges die Insel besetzten, importierten sie für die Arbeit auf den Zuckerplantagen über 10 000 Sklaven, in der Meinung, die Insel behalten zu können. Dies war jedoch nicht der Fall, und Cuba wurde durch diesen Bevölkerungszuwachs zu einer schweren Konkurrenz der englischen Rübenzuckerindustrie. Ende des 18. Jahrhunderts arbeiteten auf Cuba schon 400 Zuckerfabriken, allerdings mit einer Gesamtkapazität von 24 000 Tonnen pro Jahr (die größte Fabrik produzierte damals 500 Tonnen).

Auf *Java* bauten die Holländer im Jahre 1596 die ersten zwei Zuckerfabriken bei Jacatra (später Batavia, jetzt Djakarta genannt). Von 1619 bis 1830 hatte die Ost-Indische Compagnie das Monopol des Zuckerhandels, von 1830 bis 1879 wurde der Zucker unter dem Kultursystem von Van den Bosch hergestellt, um dann allmählich in ein freies Produktionssystem übergeleitet zu werden. Die maximale Produktion wurde im Jahre 1930 erreicht (2 969 000 Tonnen mit 185 Fabriken), um im Jahre 1942 bis auf 500 000 Tonnen herabzusinken.

Es würde den Rahmen dieser Rezension sprengen, wollte man die historische Entwicklung der Zuckerindustrie in den verschiedenen Ländern auch nur streifen; wir wollen deshalb nur noch kurz die britisch-überseeischen Besitzungen erwähnen.

1640 begannen die Engländer auf Barbados mit der Zuckerkultur, die sie dann allmählich auch auf die übrigen damaligen Kolonien ausbreiteten. Hier verfügt *Noel Deerr* über alle gewünschten Unterlagen, und er erzählt uns ausführlich über die primitiven Anfänge der Fabriken, die mit Hilfe des Wassers, des Windes, von Tieren und später mit Dampf betrieben wurden. In den Jahren 1770—79 gibt er sogar an, wieviel Tonnen Zucker auf den Inseln Antigua, St. Kitts usw. pro Sklave und pro weißen Mann produziert wurden.

Ueberhaupt wird dem Thema der Sklavenarbeit in der Zuckerindustrie mindestens ein Viertel des ganzen Buches gewidmet. Mancher Fachmann würde gerne auf einen großen Teil dieser mehr politischen Ausführungen verzichten zugunsten eines aktuelleren Themas. So fehlt beispielsweise in diesem 600 Seiten zählenden Buch jede graphische Darstellung, sei es nun von der gesamten Weltproduktion, der Preisgestaltung, des Ertrags pro ha oder des Zuckergehaltes des Rohrs, um nur einige der wichtigsten Dinge zu nennen. Ein Vergleich von Rohr- und Rübenzuckerindustrie wäre auch überaus interessant und lehrreich gewesen, da dem Verfasser zweifellos alle Daten zur Verfügung standen. Auch einen Ueberblick über die Errungenschaften der Versuchsanstalten (u. a. die Entstehung von neuen wertvollen Varietäten durch Kreuzung) vermißt man. Dafür sind 2 Kapitel den Einfuhrzöllen und Exportprämien gewidmet, letztere für Rübenzucker aus Großbritannien, ein Thema, das sicher weniger interessieren dürfte.

Die Entwicklung des Zuckerhandels und der Raffinerie werden genau geschildert; die Rübe und der Rübenzucker werden in ihren historischen Zusammenhängen aufgezeigt. Das Buch endet mit einem Kapitel «Erfindung und Forschung», das aufschlußreiche geschichtliche Angaben über die Maschinen und Apparate in der Zuckerindustrie enthält.

Jedem Kapitel ist ein ausführlicher Literaturnachweis beigelegt, was die Uebersichtlichkeit des Nachschlagewerks erhöht und dem Buche eine wertvolle Grundlage gibt. In diesem Zusammenhang muß allerdings die erstaunliche Tatsache erwähnt werden, daß im Literaturnachweis über die holländischen Kolonien nicht eine einzige Publikation der Versuchsanstalt Ost-Java (Pasuruan) genannt wird. Die Arbeiten, die dort geleistet wurden, sind aber aus der Geschichte der Java-Zuckerindustrie, welche *Deerr* bis 1942 behandelt, gar nicht wegzudenken.

Der Verfasser hat durch die Aufteilung des Stoffes nach Kolonien und durch seine Vorliebe für Statistiken die Geschichte des Zuckers als *Objekt der Weltwirtschaft* mit seinen ups and downs (Chadbourne-Abkommen, Weltzuckerkonferenzen usw.) wie auch den Kampf zwischen Rohr- und Rübenzuckerindustrie, die Umwälzung durch die Entdeckung, daß man Rohr auch auf geschlechtlichem Wege fortpflanzen kann — um nur einiges zu nennen —, leider kaum erwähnt. Es wäre noch Material genug vorhanden, um einen dritten Band dieses Handbuches zu füllen.

Zusammenfassend kann aber gesagt werden, daß dieses neue Handbuch von *Noel Deerr* für die Geschichte der Zuckerkultur in den einzelnen Ländern ein Nachschlagewerk von bleibendem Wert bildet für alle diejenigen, die an der Produktion des Zuckers und dessen Handel interessiert sind. Der Pflanze hingegen wird vieles vermissen, was für ihn wissenswert wäre.

*Fred. A. Rohn*, Basel.